

P O L A R

Naomi Hirahara



# La malédiction d'un jardinier kibeï

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benoîte Dauvergne

 ***l'aube***  
NOIRE

LA MALÉDICTION D'UN JARDINIER KIBEI

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Summer of the Big Bachi*

This translation is published by arrangement with Dell Books,  
an imprint of Random House,  
a division of Penguin Random House LLC.

© 2004 by Naomi Hirahara

© Éditions de l'Aube, 2015  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1243-3

Naomi Hirahara

**La malédiction  
d'un jardinier kibeï**

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benoîte Dauvergne

*éditions de l'aube*



*À mon père et ma mère,  
en souvenir de nos rêves et de nos rires,  
et à Chiyoko Mukai.  
(1912–2003)*

*Pour mieux comprendre ce roman, il nous faut préciser quelques faits de l'émigration japonaise. Sont en effet appelés Nisei\*<sup>1</sup> des Américains originaires du Japon à la deuxième génération. Quelques années avant la Seconde Guerre mondiale, certains d'entre eux décidèrent d'envoyer leurs enfants (leurs fils surtout) au Japon car ils souhaitaient que ceux-ci effectuent au moins une partie de leur scolarité là-bas. À l'époque, les Nisei\* subissaient de plus en plus de discriminations en Amérique. Ces parents préféraient donc que leurs enfants reçoivent une instruction japonaise et se familiarisent avec la culture et la langue de leur pays d'origine, au cas où ils décideraient de s'y réinstaller définitivement. Cette génération de Nippo-Américains élevés au Japon sera aussitôt désignée par le terme « Kibei\* ».*

---

1. La définition des termes japonais marqués d'un astérisque sont repris dans le lexique placé en fin d'ouvrage.

Le matin du 6 août 1945 à huit heures et quart, une bombe atomique est larguée sur la base navale de Hiroshima, au Japon.

Environ cent quarante mille personnes sont tuées sur le coup ou mourront au cours des mois suivants.

Au moins deux cent dix mille survivent néanmoins.

Plus de cinq cents d'entre elles finiront par retourner vivre là où elles sont nées : aux États-Unis.





JUILLET 1999

Mas Arai ne croyait ni en Jésus ni en Bouddha, mais selon lui, il pouvait y avoir un peu de vrai dans la notion de *bachi*\*. En japonais, on parle de *bachi*\* lorsqu'un homme répond sèchement à sa femme puis trébuche sur un caillou de l'allée. Sa punition ne tombera pas dans une prochaine vie mais bien dans celle-ci, voire dans les minutes qui suivront sa faute.

Le mot «*bachi*\*» vint à l'esprit de Mas dès qu'il apprit ce qui s'était passé au magasin de tondeuses à gazon de Tanaka à Altadena, une localité du comté de Los Angeles. La nouvelle avait parcouru cent soixante kilomètres en moins d'une heure; il était vingt heures lorsqu'elle parvint au magasin de Tanaka. Fait plutôt rare en fin de journée, Mas et deux autres vieux jardiniers s'y trouvaient alors.

Ce fut le propriétaire du magasin, Wishbone<sup>1</sup> Tanaka, qui l'annonça: Haneda était mort. Personne n'aimait beaucoup ce Joji Haneda, mais il faut bien dire que ces types-là n'aimaient pas grand monde. Haneda un homme de grande taille au nez crochu, ce qui était relativement étrange pour un Japonais. Une cicatrice chéloïde s'étalait sur la peau de son cou comme une étoile de mer aux longs bras minces. On savait peu de chose sur lui: il était né à Los Angeles mais avait vécu un temps au Japon, et il était propriétaire d'une pépinière dans le comté de Ventura. Et bien qu'il ait une femme et deux enfants, ce n'était pas un homme attaché à la notion de famille. Loin de là.

---

1. Os de la chance. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Personne n'en savait plus sur lui... à part Mas Arai. Ainsi, Joji Haneda, citoyen des États-Unis, pouvait très bien disparaître dès cet instant sans laisser de trace. Le souvenir qu'on allait garder de lui dépendait entièrement de Mas, et celui-ci jouait suffisamment bien au bowling pour savoir que face à un *split*<sup>1</sup>, il n'y a que deux façons de s'en sortir. Quand on est droitier, il faut frapper doucement le côté gauche de la quille de gauche, afin qu'elle aille heurter celle de droite. Ou bien il faut frapper la quille de droite assez fort pour qu'elle ricoche vers la quille de gauche. Les débutants, eux, ne savent pas s'y prendre. En général, ils lancent la boule au milieu de la piste. Pas étonnant qu'ils ne fassent rien tomber au final.

Mas savait que les autres attendaient de lui une explication. Tous se demandaient pourquoi ce Joji Haneda s'était montré si dur envers eux, tel un chien trop souvent roué de coups. Mais ces types ne pouvaient pas comprendre, ils n'avaient pas vécu les mêmes choses que Haneda et lui. Mas avait beau haïr cet homme, il savait qu'ils étaient de la même espèce tous les deux. Pour eux, le seul moyen de s'en sortir était de ne rien révéler. Finalement, Joji avait réussi à se faire la belle. Mais Mas, lui, était toujours là, sûr que le *bachi*\* allait tomber d'un instant à l'autre.

---

1. Espace entre deux quilles ou plus, après le premier lancer.

## Chapitre 1

JUIN 1999

C'est au magasin de tondeuses à gazon de Tanaka que tout commença, du moins cette fois-ci. La boutique se trouvait à Altadena, une petite ville tranquille au pied des monts violets de San Gabriel. C'était l'endroit où Mas Arai se sentait le plus chez lui. Dans sa jeunesse, à l'époque où ses cheveux étaient encore noir de jais, il passait la plupart de ses soirées dans l'arrière-boutique après avoir terminé ses travaux de jardinage. Avec les autres, il débarrassait les établis où s'amoncelaient vis, pinces et factures, puis quelqu'un sortait une boîte de jetons de poker rouges, jaunes, bleus et verts. Wishbone Tanaka leur lançait un paquet de cartes neuf, dont l'emballage intact était fermé par une pastille adhésive. En général, quelqu'un posait aussi un paquet de pistaches teintes en rouge sur la table ; à la fin de la nuit, tout le monde aurait le bout des doigts rose et salé.

Même après son mariage et la naissance de sa fille, Mari, Mas avait continué à passer ses soirées là-bas. La plupart des gars étaient toujours célibataires, ou bien leurs femmes se fichaient de savoir ce qu'ils faisaient ; mais Chizuko, elle, l'appelait tous les soirs. Lorsque Mari avait été assez grande pour dire « Pa-Pa », c'était elle que Mas avait eue au bout du fil. Et puis Chizuko était de nouveau tombée enceinte, et Mas avait commencé à se demander s'il était vraiment

raisonnable de continuer à jouer au poker chez Tanaka. « Un jour, tout ça va te revenir en pleine figure, hurlait souvent Chizuko. T'auras droit à un gros *bachi*\*. »

Un week-end, très tard le soir, le *bachi*\* finit par tomber. Mari l'appela à maintes reprises, mais Mas ne répondit pas de peur de rater sa chance.

« Ju me suis fait six cents dollaa, annonça-t-il en entrant dans leur chambre d'un pas mal assuré cette nuit-là.

— Je ne me sens pas tellement bien, Masao-*san*\* », gémit en réponse Chizuko.

Mas alluma la lampe de chevet. Les cheveux permanents de sa femme étaient collés sur son front. Il souleva l'édredon à fleurs et les draps en coton, puis regarda le ventre rond de Chizuko qui dissimulait presque sa culotte trop serrée. Près d'elle, il y avait une tache de sang, frais et foncé.

« Je t'ai appelé, Papa. » Mari se tenait sur le seuil de la chambre dans sa chemise de nuit en flanelle. « J'ai essayé plein de fois. »

Après la fausse couche de sa femme, Mas avait arrêté de jouer aux cartes. Chizuko continuait à le houspiller, mais les mots, bien qu'ils soient les mêmes, ne sonnaient plus pareil. Tout leur pouvoir avait disparu. La vie avait continué ainsi pendant vingt ans, deux décennies durant lesquelles un *bachi*\* avait succédé à un autre. À la fin, Mas s'était retrouvé tout seul dans leur maison à trois chambres au pied des monts San Gabriel, dont les pics violets étaient maintenant à peine visibles à cause du smog. Même leur chien bâtard avait disparu.

Les choses semblaient toujours se passer de cette façon dans la vie de Mas. Que ça lui plaise ou non, il était invariablement l'ultime survivant. Mas détestait cette particularité et il avait récemment décidé de la mettre à l'épreuve. Il avait recommencé à traîner chez Tanaka, juste une fois par mois au début, puis une fois par semaine. Un an plus tard,

il connaissait si bien le chemin qu'il aurait pu conduire jusque là-bas les yeux fermés. Mas terminait ses travaux de jardinage vers midi puis il roulait vers Fair Oaks Boulevard, une artère d'où partait un grand nombre de petites rues semblables aux fines veines qui remontaient le long de ses doigts bruns. Tandis que la grande ville de Pasadena était traversée de larges boulevards bordés de lampadaires élégants, Altadena, située plus au nord, était une bourgade maigrelette, pareille à un poulet mal nourri. L'absence presque totale de trottoirs lui donnait un petit air sauvage, et visiblement, personne n'estimait utile de la dompter. Toutefois, Mas aimait sa ville comme elle était.

Le magasin de tondeuses à gazon de Tanaka n'était en fait qu'une petite cabane coincée entre une station-service abandonnée et un supermarché à prix bas, appartenant à la chaîne Market Basket. Dans n'importe quelle autre ville des environs de Los Angeles, la boutique de Tanaka aurait fermé depuis longtemps. La loi du plus fort régnait depuis l'avènement des immenses magasins de bricolage. Et celui de Tanaka était tout sauf fort.

C'était le début de l'été et il faisait plus chaud qu'en enfer. Comme la climatisation était en panne, Wishbone avait laissé la porte du magasin grande ouverte. Quelques mouches tournaient autour des têtes des hommes, qui avaient pour habitude de lisser leurs cheveux grisonnants avec de l'huile capillaire.

Comme tous les jours, Wishbone se tenait derrière le comptoir. Son vrai prénom, celui que lui avaient donné ses parents immigrés originaires de la préfecture de Kumamoto, était Wallace. Les gens qui rencontraient Wishbone pour la première fois pensaient qu'on l'avait surnommé ainsi parce qu'il avait de la chance. En vérité, ça n'avait rien à voir. Dans sa jeunesse, Wallace était un adolescent maigrichon, aux genoux incroyablement cagneux. Ses camarades de

classe, dans son école d'East L.A., l'avaient donc renommé Wishbone à cause de la forme de ses jambes. Et à soixante-sept ans, ce surnom lui collait toujours à la peau.

Wishbone et trois autres hommes discutaient de la réunion de l'Association des jardiniers qui avait eu lieu la veille au soir.

« Y avait pas grand monde, *ne\**, dit l'un des types, un jardinier qui travaillait à San Gabriel. Ça va faire un paquet d'amendes à payer.

— La réunion a duré rien qu'une demi-heure. J'étais même rentré à temps pour regarder les courses de chevaux à la télé », précisa Stinky Yoshimoto, un autre jardinier qui vivait à Pasadena.

Au début, Mas ne remarqua pas l'homme qui se tenait dans un coin, près des rouleaux de tuyaux d'arrosage. Il ne disait pas un mot, et c'est justement ce silence qui finit par attirer son attention. Plus jeune que les habitués de la boutique, il devait avoir la cinquantaine. Bien qu'il fasse plus de trente-cinq degrés dehors, il portait un col roulé brun clair et une paire de lunettes teintées aux branches dorées. *Il arrive tout droit du Japon, celui-là*, pensa Mas en étudiant les ongles plats et manucurés de l'homme. *C'est certainement pas un jardinier.*

« T'étais pas à la réunion hier soir, Mas », dit Stinky en s'accoudant au guidon d'une tondeuse à gazon.

L'homme aux lunettes teintées et les deux jardiniers dévisagèrent Mas comme s'ils venaient de remarquer sa présence dans l'entrée. Il tripota un bouton de sa chemise kaki et ajusta sa casquette des Dodgers.

« Mas va jamais aux réunions. C'est pas son truc », sourit Wishbone, la peau soudain aussi ridée que celle d'un gros lézard du Mojave.

Mas se mit à mâchouiller un vieux cure-dents qu'il avait trouvé dans sa poche de jean. Les gars faisaient toujours tout un plat de ces réunions. Ça n'avait pas grand intérêt

pourtant. Une poignée de vieux types assis sur des chaises pliantes écoutait de longs discours sur la dernière sécheresse ou l'interdiction des souffleurs de feuilles. L'âge d'or des jardiniers japonais était passé depuis longtemps. À une époque, ils avaient été des centaines. La plupart des foyers et des entreprises du sud de la Californie employaient des Japonais. Aujourd'hui, c'était leurs anciens assistants, les Mexicains, qui les remplaçaient. Ils avaient des fourgons flambant neufs, des familles gourmandes et proposaient des tarifs imbattables.

« On était justement en train de dire à ce type – c'est quoi vot' nom déjà? demanda le jardinier de San Gabriel en se tournant vers l'inconnu.

— Nakane. » L'homme serra la branche droite de ses lunettes entre ses doigts.

« Ouais, Nakane-san\*, c'est ça. On lui racontait qu'on avait vu Haneda hier soir. »

Le cure-dents se brisa dans la bouche de Mas. Son cœur se mit à battre plus vite et le sang lui monta à la tête.

« Vous connaissez Haneda Joji? » demanda l'étranger en japonais. La teinte de ses verres était légèrement plus claire qu'à son arrivée dans la cabane sombre. Mas vit battre ses cils épais.

« Ouais, y connaît Haneda. » Les yeux de Stinky étaient injectés de sang et d'un jaune laiteux, comme de l'œuf battu.

« Y se connaissent là-bas à... comment, Wakayama? »

— Hiroshima, rectifia Mas.

— Ah ouais, c'est ça. Hiroshima.

— Des amis de longue date, fit Nakane d'un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

— Nan, on n'a jamais été amis. » Mas mâcha son cure-dents cassé jusqu'à ce qu'il n'en reste que de petits morceaux. Pour qui il se prenait, cet étranger? Il venait à peine de débarquer que déjà il racontait n'importe quoi.



« *Shitsurei\**, s'excusa Nakane. Ne vous vexez pas. Je suis simplement à sa recherche.

— Vous le trouverez là-bas, à Ventura, dit Stinky.

— Ouais, intervint le jardinier de San Gabriel. Il a une pépinière de luxe près de l'océan. "La plage est propre là-bas, qu'il dit. On a les meilleurs sashimis de toute la Californie. Meilleurs que ceux de chez vous, aucun doute là-dessus."

— C'est ça, le truc. » Wishbone lissa un billet d'un dollar sur son comptoir en bois. « Il est plus à Ventura.

— Ah ouais? » Stinky regarda avidement Wishbone. Ce dernier était le roi des potins, une denrée précieuse qui semblait attirer plus de clientèle que ses tondeuses.

« Il a quitté femme et enfants. Enfin, ses gamins sont plutôt grands maintenant. On dit qu'il a une maîtresse tout près d'ici, à North Hollywood. »

*North Hollywood?* Mas lutta contre l'envie de cracher les éclats de bois de son cure-dents sur le sol de la boutique. Ventura était à une heure et demie de route au moins, mais North Hollywood ne se trouvait qu'à trente kilomètres d'ici.

« Vous ne connaissiez pas son nom, par hasard? » Les yeux de Nakane paraissaient vifs et brillants, mais Mas ne parvenait pas à deviner si c'était simplement dû au reflet de ses lunettes.

« Non. » Le sourire de Wishbone faiblit légèrement. « Je sais juste qu'elle est plus jeune que lui. »

*Atarimae\**, pensa Mas. Ça, c'était facile à deviner.

Un autre jardinier entra dans la cabane chaude comme une étuve, et le groupe se mit à jaser au sujet d'un mécanicien japonais dont le fils avait été arrêté pour trafic de drogue. L'homme au col roulé se retira dans le fond du magasin, là où Wishbone stockait son matériel. Mas, lui, resta avec les autres. Peu de temps après cependant, l'homme revint vers lui.

« Alors, vous savez où est Joji-san\*? »

— Pourquoi vous voulez savoir? » Cet homme s'exprimait comme s'il arrivait tout droit du Japon et Mas avait quelques soupçons. Nakane portait un parfum coûteux. Rien à voir avec l'eau de Cologne de supermarché avec laquelle il s'aspergeait avant chaque enterrement.

L'homme baissa la tête.

« Je travaille conjointement avec le gouvernement. Nous essayons de retrouver des données perdues. Nous pensions que Joji Haneda était mort en août 1945, mais nous avons appris qu'il y avait un homme du même nom ici, dans le sud de la Californie. »

Mas jeta les restes de son cure-dents mâchouillé sur le sol.

« Ju parie qu'y en a plein, des Joji. » Il faisait exprès de s'adresser à l'autre en anglais. « Et des Haneda, y en a sans doute des tas aussi. »

L'homme serra de nouveau la branche de ses lunettes entre ses doigts.

« Oui, c'est possible. Mais on n'a jamais retrouvé son corps. »

Mas faillit éclater de rire. Combien de milliers de personnes avaient disparu sans laisser de trace? Combien de cadavres avaient été simplement empilés comme d'inutiles bûches calcinées?

« Vous comptez rechercher tous les bonshommes qu'ont jamais réapparu? Vous allez avoir du boulot, ma parole. »

L'homme ne lui rendit pas son sourire. Au lieu de ça, il ouvrit un petit étui doré et sortit une carte de visite sur laquelle était écrit: « *Shuji Nakane, Détective* ». Il y avait une adresse à Hiroshima juste en dessous.

« Appelez-moi si vous vous souvenez de quoi que ce soit. Mon numéro de bipeur se trouve au dos de la carte.

— Attendez une minute, dit Mas avant que l'homme sorte de la cabane. Comment vous savez qu'il y a un Joji Haneda en Amérikkku?

— Je l'ai vu à la télévision, dit Nakane. Sur une chaîne d'informations américaine. »

Mas l'avait vu aussi. Le reportage était passé deux ou trois ans plus tôt, au mois d'août. Il était en train de zapper après avoir mangé une tourte au poulet du supermarché qu'il avait fait brûler, quand soudain était apparu son visage laid, au nez crochu. Haneda était assis à côté d'un journaliste *bakujin\**, un de ces types au physique passe-partout, bien coiffés, pas très beaux mais pas trop mal non plus. Tous deux se trouvaient sur une plage; celle de Ventura sans doute. « J'étais avec deux amis ce matin-là », avait-il dit. Sous son visage était écrit : « *Joji Haneda, Rescapé* ».

Mas avait soudain eu la nausée.

« Espèce du cinglé ! » Il avait failli cracher sur l'écran. C'était bien son style de vouloir se faire remarquer. Il ne pouvait donc pas continuer à se taire, après toutes ces années ?

« Combien ont survécu ? » avait demandé le journaliste.

Les yeux de Haneda s'étaient embués de larmes; on aurait dit ceux d'un poisson pris au piège dans un filet.

« Moi seulement, avait-il répondu. Et un aut'. »

Mas avait aussitôt éteint la télévision, puis frappé du poing le faux bois de la console. L'antenne mal en point, qu'il avait rafistolée avec un câble téléphonique en cuivre, était mollement tombée sur le sol. « *Baka\** », avait-il craché. Mas n'arrivait pas à croire que cet homme puisse être aussi stupide. Il n'y avait vraiment que lui pour décider de parler au bout de cinquante ans, maintenant que tout semblait sans danger. Résultat : cet enquêteur prétentieux avait décidé de fouiner dans leurs vies.